



SPORTS

FOOTBALL
Le Standard revient à deux points du top 6
P. 17 À 21



Tout ce qui va changer en 2016

Chaque 1^{er} janvier apporte son lot de nouveautés. Cette année, les changements sont plus spectaculaires que d'habitude en Belgique. Le fameux tax shift entrera en application et produira ses premiers effets. Cela devrait avoir un impact direct, positif ou négatif selon les cas, sur le portefeuille des Belges. Si l'impôt sur les revenus sera allégé, cette baisse sera compensée par une série de nouvelles taxes : sur la spéculation financière, le précompte immobilier, la chirurgie esthétique... De même, les Régions vont commencer à exercer réellement certaines compétences et donc imprimer leurs marques. ■

► P. 5 NOS INFORMATIONS

« La laïcité doit être dans la Constitution »

Patrick Dewael (VLD) plaide pour un principe « clair et immuable » concernant la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Je m'en réjouis. (...) Manifestement, les yeux des socialistes francophones se sont enfin ouverts après les attentats de Paris et leurs ramifications à Molenbeek et Bruxelles. » Voilà comment Patrick Dewael, le chef de groupe VLD à la Chambre, a réagi aux propos de Laurette Onkelinx plaçant pour la neutralité reli-

gieuse des autorités dans *Le Soir* du 23 décembre. Si le libéral flamand défend depuis plus de dix ans « une stricte neutralité religieuse dans les services publics », il veut aller plus loin. Dans une carte blanche qu'il adresse au *Soir*, il appelle à ancrer l'idée de laïcité dans la Constitution. « Nous avons intérêt à nous doter d'un principe

constitutionnel clair, univoque, et immuable concernant la séparation de l'Eglise et de l'Etat », estime-t-il. Pour lui, les représentants de l'Etat (juges, policiers, fonctionnaires au guichet...) ne peuvent donc pas porter de signes religieux ostentatoires. Il veut également interdire le port du voile, de la croix, du turban ou de la kippa

pour les élèves de l'enseignement primaire et secondaire du réseau public. Pour Patrick Dewael, il faut rebondir sur les déclarations de Laurette Onkelinx pour organiser un « débat en profondeur sur les valeurs fondamentales de notre société » au Parlement fédéral. ■

► P. 3 NOS INFORMATIONS

Terrorisme : la tension reste maximale

La police autrichienne est sur le qui-vive. Le niveau de sécurité a été relevé à Vienne et dans d'autres villes du pays par crainte d'attentats pendant la période des fêtes. C'est un service secret allié qui a alerté les autorités autri-

chiennes. Les mêmes craintes se répandant en Bosnie où un groupe d'islamistes, arrêté récemment, projetait de perpétrer une attaque à Sarajevo et de tuer une centaine de personnes. Dans le même temps, pour la première fois depuis plus de sept

mois, le chef de l'Etat islamique s'est exprimé dans un enregistrement audio. Abou Bakr al-Baghdadi a promis des attaques en Israël. Une menace prise très au sérieux du côté de l'Etat hébreu. « En général, lorsque ce type annonce quelque

chose, son organisation et ses thuriféraires à l'étranger s'empressent de passer à l'action », commente ainsi un ex-officier de la Sûreté générale israélienne. ■

► P. 6, 7 & 12 NOTRE DOSSIER

SÉRIE (2/5)
« Née toute seule », le conte de Noël écrit par Serge Delaive
P. 24 & 25



TOP 100
Akerman : la triste disparition
P. 15

L'ÉDITO

Béatrice Delvaux
ÉDITORIALE EN CHEF



ONKELINX-DEWAEEL OSENT AVEC DIGNITÉ LE DÉBAT « LAÏCITÉ »

Ne pas faire le procès du passé mais débattre dans le but de construire l'avenir. Refuser l'arène médiatique pour investir celle d'une Commission de la Chambre, où naissent les lois éthiques, « difficiles » en transcendant les clivages majorité-opposition. C'est le but que

poursuit Patrick Dewael, chef de groupe Open-VLD à la Chambre dans la carte blanche qu'il adresse via *Le Soir*, à la chef de groupe PS, Laurette Onkelinx. L'ex-ministre de l'Intérieur veut profiter de l'avancée très claire faite par ce poids lourd socialiste à deux reprises dans nos colonnes, en se déclarant favorable à l'inscription de la laïcité de l'Etat dans la Constitution. Banco, lui répond Dewael, discutons-en dès janvier, en Commission des réformes institutionnelles de la Chambre. Il faut saluer la manière dont cet homme politique qui plaide déjà pour cette laïcité de l'Etat il y a plus de dix ans, refuse de tuer la possibilité d'un accord, en s'offrant le court plaisir de se payer la tête des socialistes qui aujourd'hui vont « à

Canossa ». Dewael a raison d'être responsable car si les temps sont plus mûrs que jamais (la socialiste Onkelinx rejoint les Gossuin et Maingain de Défi), le sujet reste extrêmement délicat.

Les politiques doivent s'imposer d'être à la hauteur de l'enjeu

Primo, parce qu'un « consensus large » - il faudra une majorité des deux tiers -, n'est pas garanti ; Onkelinx précise d'ailleurs que sa position est prise « à titre personnel ». Secundo, le débat sera très difficile à mener car, contrairement à il y a dix ans, il se fera en parallèle avec la gestion du terrorisme, et le risque d'amalgame - que Dewael dit vouloir absolument

éviter - sera très complexe à gérer. Il faudra faire très attention, à ce que certains, dans l'opinion publique et politique, ne mélangent pas tout, la séparation de la religion (toutes les religions) et de l'Etat avec la stigmatisation des populations d'origine arabe et des musulmans. Les événements corses montrent à quel point l'explosion raciste est, là, au coin de la rue, mais aussi que la laïcité d'Etat, spécialité française, n'est pas la garantie du vivre-ensemble apaisé. Le débat sur la laïcité n'a jamais été simple mais il aurait été moins délicat, s'il avait été mené avant le contexte terroriste dans lequel nous sommes plongés. Est-ce une raison pour le reporter ? Non, car nos sociétés multiculturelles aujourd'hui

en difficulté, ont visiblement besoin d'indications sur le socle des valeurs communes. Mais à une condition : que les politiques s'imposent de voler haut, d'être à la hauteur de l'enjeu, en le traitant avec dignité, sans racolage ni populisme. Il faudra un débat adulte et grave, honnête aussi, car nourri et non pourri par les essais et erreurs du passé. Comme Onkelinx et Dewael en font aujourd'hui la démonstration.



RÉGION	16	MÉTÉO	26	TÉLÉVISION	30-31
NÉCROLOGIE	23	JEUX & BD	26	LOTÉRIE	31
PETITES ANNONCES	23	BON À DÉCOUPER	26	PETITE GAZETTE	32

21923980



Les fêtes commencent
chez Spar

SPAR COLRUYT GROUP

SÉRIE 1/5

Onze mille Belges venus de Grozny



Ils sont onze à treize mille, venus de Tchétchénie, du Daguestan ou d'Ingouchie. Ils fuyaient la guerre et se sont installés en Belgique. Sur papier, ils étaient russes, mais dans leur cœur ils restent tchétchènes. Personne ne les représente car ils se méfient l'un de l'autre, sombre héritage du régime de Grozny qui les menace jusqu'en Europe de l'Ouest.

Vingt ans se sont passés, et nous ne savons toujours rien de ces milliers de nouveaux Belges. Par-delà les clichés, qui sont-ils ? Une semaine durant, « Le Soir » part à leur rencontre.

Aujourd'hui
Le culte du sport
Mardi
Une mixité difficile
Mercredi
La langue est la clé
Jeudi
Ils ont peur de l'État
Samedi
Un réservoir d'artistes



Cette enquête est la première production du nouveau cours d'investigation de l'École de journalisme de Louvain (EJL, Université catholique de Louvain). Vingt-neuf étudiants de dernière année de journalisme ont travaillé durant l'automne sous la direction de leurs professeurs Alain Lallemand, Philippe Marion et Lara van Dievoet. Leurs textes, photos, sons et vidéos forment la plus vaste enquête jamais consacrée à la diaspora tchétchène de Belgique, et sont disponibles sur le site du « Soir + ».

Ce projet a bénéficié d'une aide du **Fonds pour le Journalisme** de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Dans leur valise, le culte du muscle et de l'honneur

École de discipline et de perfection, la pratique des sports de combats est l'un des marqueurs culturels forts des Tchétchènes. Parfois pour le pire, plus souvent pour le meilleur.

Timour « En Belgique, vous ne faites pas du combat, c'est plutôt du fitness »

RÉCIT

Ils s'appellent tous les deux Timour, rêvent tous deux de combats. Le premier, Timour Mousayev – le « fighter » – a commencé le karaté à l'âge de cinq ans. Le second, Timour Nikarkhoev – le « boxeur » – s'est passionné pour le ring durant la première guerre de Tchétchénie, alors que son papa était sur le front.

La pratique d'un sport, singulièrement de combat, est l'une des bases de l'éducation à la tchétchène. « Dans une classe de quinze garçons, dix pratiquent des sports de combat et le reste joue au foot, explique Timour le « fighter ». Dans la cour de récré, on faisait des compétitions de pompes et des petits combats. Le sport est essentiel, c'est en nous. » Pratiquer un sport de combat est plus qu'un simple loisir, c'est une tradition. Pour les Tchétchènes, elle permet dès l'enfance de se forger une discipline en apprenant le respect des autres, l'importance de la hiérarchie et le suivi d'une bonne hygiène de vie. Dès leur plus jeune âge, ils se battent : « Que ce soit dans la rue, entre amis ou lors des réunions familiales, on organisait toujours des compétitions, raconte Timour le boxeur. Il arrivait que mon entourage nous donne de l'argent pour combattre et, parfois, je montais mes cousins l'un contre l'autre pour qu'ils se bagarrent. C'est notre manière d'apprendre à nous défendre, à défendre notre famille, notre clan et notre identité tchétchène. C'est une tradition, une fierté, probablement liée au fait que nous avons connu la guerre durant 300 ans et que nous devons sans cesse montrer la puissance de notre "taip", notre clan. Chaque Tchétchène est relié à l'une d'entre elles. »

Leurs rêves sportifs se sont envolés lorsque, du jour au lendemain, leurs familles ont choisi de fuir les conflits armés en Tchétchénie. Timour le fighter est parti vivre temporairement dans une autre région de Russie, alors que l'autre Timour a rejoint Kaliningrad. « Les conflits nous obligeaient non pas à vivre avec peu de moyens, mais à tenter de survivre », explique Timour le fighter, qui a retrouvé sa terre natale à l'âge de 8 ans. C'est à ce moment qu'il a quitté le karaté pour le judo puis la lutte. Le futur boxeur Nikarkhoev, lui, est resté sur dans l'enclave russe ; il y a pratiqué la lutte avant d'intégrer une école sportive.

D'un territoire à l'autre...

Mais quelques années plus tard, les guerres se rallument, il faut à nouveau fuir. En 2008, à 15 ans, Timour le fighter arrive en Belgique dans un centre pour réfugiés. Il y rejoint son père et certains de ses frères aînés, partis un an plus tôt en éclaireurs. Pour Timour le boxeur, la situation est tout autre : à Kaliningrad, ses rêves semblent inatteignables. De sa propre initiative, il décide de venir lui aussi en Belgique. Il a vingt ans en 2013 lorsqu'il débarque, seul, chez son oncle, une valise à la main. Son objectif : percer dans la boxe anglaise, devenir professionnel et être classé aux côtés des meilleurs.

Le délice est plus tardif pour Timour le fighter : « C'est à l'école que mes amis m'ont proposé d'aller à la salle avec eux. J'étais au départ très hésitant et je ne les ai pas suivis tout de suite. Aujourd'hui, je ne regrette pas mon choix. » C'est, en effet, là qu'il s'essaye pour la première fois aux MMA. Les arts martiaux mixtes, un sport de combat au corps à corps qui rassemble diverses pratiques dont le judo, le taekwondo, le karaté, la boxe, la lutte, le kickboxing ou encore le jiu-jitsu. Les affrontements ont lieu dans un ring ou dans une cage. Timour ne sait toujours pas expliquer pourquoi il a choisi ce sport, qui est

pourtant devenu bien plus qu'une passion. La pratique d'un sport de combat leur permet de retrouver des bribes de leur identité tchétchène. Mais tous deux comprennent très vite que cela peut aussi aider leur intégration. « J'avais peur de parler, j'avais peur de faire des fautes, se souvient Timour le boxeur. A chaque fin d'entraînement, les coaches me demandaient d'annoncer la date et l'heure du suivant. Depuis, c'est resté une blague entre nous. J'y ai aussi appris à compter et à aller vers les autres. » Une réalité identique chez le fighter : « L'école et le club m'ont permis d'apprendre le français. Je ne parlais pas beaucoup mais j'écoutais les autres et je tenais les mots. A chaque séance de sport, j'apprenais de nouveaux termes. Avec les connaissances que je m'y suis faites, j'apprenais sans cesse car on faisait des sorties ensemble ou on allait l'un chez l'autre. »

Décus du niveau belge

Les deux Tchétchènes ont enfin assouvi leur passion et pourtant... Ils sont déçus du niveau sportif amateur qu'ils trouvent en Belgique. Bien qu'ils n'aient pas le même parcours sportif, leur constat est partagé. Le niveau amateur belge est beaucoup plus bas qu'en Tchétchénie, ils n'y retrouvent les compétences qu'au niveau des professionnels. « Dans la première salle d'entraînement que j'ai côtoyée, on ne faisait pas vraiment de la boxe mais du fitness, du cardio », s'esclaffe Timour le boxeur. « Il lui a fallu une année pour changer de club même s'il savait bien qu'il n'y apprenait rien. Il avait donné sa parole qu'il y resterait. Lorsqu'un Tchétchène donne sa parole, il la garde », explique sa compagne Sylvie. Il intègre alors le Boxing Club Bufi à Thieu, où il devient à son tour professionnel. Il y retrouve enfin le niveau de son école sportive russe. Pour Timour le fighter par contre, le MMA est une des rares disciplines belges à se rapprocher du niveau tchétchène.

Cependant, lorsqu'on écoute ces deux passionnés, les entraînements en Belgique semblent beaucoup plus faciles et simples. On ne pousse pas les élèves à se surpasser et surtout à outrepasser les difficultés rencontrées. Lorsqu'ils échouent lors de l'apprentissage d'une technique, on leur dit que ce n'est pas grave et qu'ils y arriveront une prochaine fois. Ce serait tout le contraire en Tchétchénie où la pratique est beaucoup plus soutenue : dans leur culture, il faut sans cesse s'améliorer pour être le meilleur. Que ce soit aux entraînements ou en compétition, le sportif va donc au bout de lui-même. Il lutte comme si sa vie en dépendait. A l'entraînement, les deux Timour ne montrent aucun signe de douleur ou de fatigue. « Difficiles sont les entraînements, facile est la guerre », une citation russe que je mets en pratique au quotidien, explique le boxeur. A chaque entraînement je combats comme si j'étais face au n°1 mondial. »

Pour les entraîneurs des deux sportifs, ils sont plus assidus et plus concentrés que les autres. Un respect et une concentration que l'éducation tchétchène inculque dès l'enfance. Timour Mousayev a commencé à donner des cours de lutte cette année à l'Octogone Fighting Club de La Louvière. Il cherche à offrir cet enseignement à ses élèves. « Quand je suis arrivé en Belgique, j'ai été marqué par le manque de respect en rue, mais aussi de l'élève envers son professeur. Ma manière de donner cours est donc un peu différente des Belges, je pousse mes élèves à tout donner aux entraînements. Je leur demande d'être présents à 4.000 € aussi bien physiquement que mentalement. Je leur montre que le respect envers les autres est primordial dans le sport

De Batman, le chevalier noir aux Promesses de l'ombre en passant par Quand vient la nuit, Hollywood leur a taillé un costard XXL, carrure large et manches renforcées pour y glisser toute leur musculature. Sur grand écran, le Tchétchène impose d'abord un physique de recouvreur de dettes, et le cinéma n'est pas le seul coupable. Cette caricature remonte à plus d'un siècle, lorsque Léon Tolstoï publiait Hadji-Mourat : dans la littérature russe, le Caucasien est d'abord un combattant.

Voilà sans doute le premier stéréotype à revisiter, lorsqu'on enquête sur les Tchétchènes de Belgique : on les dit fervents des sports de combat, prompts à la rixe, d'une violence inouïe. Trois clichés ? Non, plutôt trois réalités à nuancer. Ils sont en grande majorité fous des sports de combat, ils ont un sens de l'honneur et de l'affront lavé à coups de poing qui remonte aux cours de récréation (ce qui est parfois un obstacle à leur intégration), et nous verrons cette semaine que leurs minorités délinquantes peuvent être d'une violence étonnante.

Dans cette abondance de muscles, tout n'est pourtant pas à rejeter. La passion qu'ils vouent aux sports de combat, leur haut degré d'implication et d'excellence, est un facteur de discipline et d'intégration. Ce que réalise Shamil Tojsumov à Schaerbeek (lire ci-dessous) est juste remarquable. Et les itinéraires des deux Timour, Timour Mousayev le fighter et Timour Nikarkhoev le boxeur, sont deux trajectoires exemplaires d'intégration sportive, malgré leurs différences... et même s'ils attendent tous deux leur régularisation administrative.

Mais cette différence doit être comprise et abordée sans angélisme. La Sûreté de l'Etat note ainsi que les Tchétchènes ont tendance à former en Belgique leurs propres clubs de sports de combat, jugeant que la lutte à la belge n'est « pas assez violente, qu'il y a trop de règles ». En réaction, certains clubs belges n'acceptent plus de Caucasiens, estimant qu'« ils sont trop violents et ne respectent pas assez les règles ». Lorsque cette différence persiste, elle mène à la création de « ghettos sportifs » : « Ce ne sont parfois que 5 à 10 personnes qui s'entraînent dans un garage,

des associations de fait, sans véritable infrastructure, des clubs 100 % caucasiens, créés entre eux », note la Sûreté. Avec les dérives qu'on imagine, comme les combats extrêmes. « Il y a un an ou deux, nous avons eu le cas – que nous n'avons malheureusement jamais pu établir – d'un Tchétchène qui avait perdu ce genre de combat de cage et qu'on est venu jeter à moitié mort à l'entrée de l'hôpital Tivoli à La Louvière », se souvient le directeur judiciaire de la police fédérale de Mons, François Farcy.

Ceci étant écrit, ces réalités ne doivent pas

nourrir de nouveaux clichés. Sur notre édition digitale, les lecteurs abonnés découvriront ainsi l'étonnante histoire de Mansour Oussouphadjiev, 24 ans, un Andennais d'origine tchétchène lui aussi passionné de boxe. Les bagarres dans les cours de récré, il connaît. Il est convaincu que seul l'islam et la boxe parviennent à le calmer. Mais Mansour ne rêve pas de ring, non. Dans sa tête, il est artiste. Il voudrait être architecte d'intérieur. Parfois, pour connaître la vraie nature d'un homme, il faut lui enlever les gants. ■

ALAIN LALLEMAND



La sociologue : « L'idéal d'un homme fort »

Alice Szczepanikova est sociologue, elle a enquêté durant cinq ans sur les communautés tchétchènes de divers pays d'Europe. « Les Tchétchènes ont l'idéal d'un homme fort, prêt à se battre. Ils célèbrent la force mâle ainsi qu'une certaine forme d'agressivité, qui n'est pas nécessairement perçue comme négative. C'est culturel et ce n'est pas spécialement lié aux dernières guerres. Même avant guerre, les Tchétchènes excellaient dans les arts martiaux, ils ont toujours été très bons pour cela. »

Pour autant, ce n'est pas une menace pour leurs femmes, par exemple : « Je ne dirais pas que cette agressivité se traduit par une agressivité croissante envers les gens qui leur sont proches. Car la violence envers les proches est quelque chose qui n'est pas admis. Comme dans toute société, la violence domestique peut exister, mais elle n'est pas admise. Un exemple : traditionnellement, une femme rejoint la famille de son mari. Si la famille de la femme découvre que son mari la bat, il est alors admis que sa famille la reprenne et la ramène à la maison. Les Tchétchènes n'acceptent pas cette violence. Vous pouvez dire que, jusqu'à un certain niveau, une certaine forme de violence est davantage acceptée que dans les sociétés européennes. Mais c'est de très faible niveau : si cela menace le bien-être de cette femme, ce ne sera pas toléré. Disons que le seuil de tolérance est un peu plus haut chez les Tchétchènes : si une femme se plaint auprès de ses frères parce que son mari l'a giflée une ou deux fois, les frères diront que ce n'est pas si terrible. "Tu devras vivre avec, tu as probablement désobéi à quelque chose." Mais si elle est battue, les frères vont intervenir. Cependant, vous avez aussi des familles où l'homme ne pourra jamais lever la main sur une femme. Cet idéal de masculinité est d'être physiquement fort et d'être honorable. Ce qui veut dire être honnête et bon avec les autres, et être capable de protéger les gens qui vous sont proches. Et, bien sûr, pouvoir aux besoins de votre famille. »

A.L.

LE SOIR +

Peut-on pratiquer intensivement la boxe mais étudier l'architecture d'intérieur et développer son âme d'artiste? Mansour Oussouphadjiev, jeune Andennais d'origine tchétchène, en est la preuve vivante. Un reportage de Florent Gobert, exclusivement dans « Le Soir + ».



Timour Mousayev à l'entame d'un combat en cage. Ce « fighter » a commencé le karaté à l'âge de cinq ans. © ALISON VERLAET.

comme dans la vie quotidienne. »

C'est pour toutes ces raisons que beaucoup de Tchétchènes s'entraînent dans différents clubs ou uniquement entre eux : ils ressentent chez nous un manque d'intérêt général pour le milieu sportif et particulièrement envers les athlètes de haut niveau. En Tchétchénie, ce sont des modèles.

Les deux sportifs professionnels ont un même avis : « Nous sommes beaucoup plus déterminés dans le sport. Nous voulons sans cesse nous perfectionner, sans cesse être les meilleurs dans notre domaine. Notre vision est totalement différente de la vision belge ce qui crée parfois certaines incompréhensions. » On ressent ces différences sur le ring de boxe ou dans la cage de MMA. Les deux hommes changent littéralement, ils ne sont plus les mêmes. Le

regard devient provocateur et le sourire disparaît. La concentration se lit sur leur visage. A chaque coup, leur rage de vaincre est encore plus forte. Le sang, la douleur, les cris des spectateurs, rien ne les arrête. « Nos amis dans la vie deviennent nos ennemis sur le ring », explique Timour Mousayev. On ne peut pas perdre, on ne peut que viser la victoire. Je ne sais pas expliquer pourquoi mais perdre est inimaginable pour un Tchétchène. Et si c'est le cas, on ne doit rien lâcher car on apprend de ses erreurs. Vous nous verrez d'ailleurs rarement faire le show avant de commencer le combat. Pas de faux mouvements d'échauffement, d'appels au public ou de musique criarde. On préfère la concentration. » ■

ALISON VERLAET

LE SOIR +

Sur notre site, la journaliste Alison Verlaet vous invite à vivre en vidéo « Quelques jours avec le boxeur Timour Nikarkhoev ». Retrouvez aussi sur « Le Soir + » la version longue du reportage sur les deux Timour, Timour Mousayev et Timour Nikarkhoev.



REPORTAGE

Nous sommes au deuxième étage de la piscine Neptunium à Schaerbeek. La silhouette de Shamil est impressionnante : de petite taille, ses épaules larges traduisent une carrure d'athlète. Shamil Tojsumov provient de Goudermes, la deuxième ville de Tchétchénie. Il a rejoint la Belgique au début de la Seconde guerre (1999-2000), et c'est une nouvelle vie qu'il nous présente aujourd'hui : il entraîne les enfants et adolescents de Schaerbeek à la lutte, qu'il voit comme une formidable école de vie.

Peu avant 17 heures, quelques enfants arrivent dans la salle de lutte. Avant de s'égarer, chaque enfant salue l'entraîneur par un petit coup d'épaule. « C'est une tradition nationale en Tchétchénie, une manière de respecter son coach. » L'accolade est énergique, le ton est donné. Leur attitude envers Shamil est très respectueuse. Rien d'étonnant pour un coach à l'engagement sans faille, présent à tous les entraînements qu'il organise ici depuis 2007, trois fois par semaine. Cette année, pas moins de soixante lutteurs y sont inscrits.

Depuis sa plus tendre enfance, la lutte fait partie de la vie de Shamil, il est même devenu en Belgique entraîneur national de lutte, et dresse un constat accablant pour ce sport : « La lutte n'est pas bien organisée dans ce pays. La situation est catastrophique. Il n'y a qu'une seule salle aménagée à Bruxelles. C'est insuffisant pour promouvoir ce sport. »

Malgré un diplôme d'ingénieur civil obtenu en Russie, Shamil n'a travaillé en Belgique que deux ans dans le secteur de la construction. Il a quitté son boulot afin de créer le « Beltoy Lutte », contraction de Belgique et Tojsumov. Il dit avoir créé ce club pour ses enfants : « Je voulais m'occuper de leur éducation à ma manière. Éduquer ses enfants sur un tapis de lutte est un bon complément à l'école, dont le niveau ici est très faible. Un jeune ayant un niveau modeste en Russie est excellent en Belgique. »

Une quinzaine d'enfants est désormais dans la salle. Ils ont aujourd'hui entre six et treize

ans. L'un des plus expérimentés est sans doute Théodore, un garçon d'origine roumaine qui s'entraîne depuis cinq ans. Il raconte le déroulement des entraînements avec un sourire presque imperceptible mais traduisant son plaisir d'être là : « D'abord, on réalise un échauffement de 30 minutes afin d'éviter les blessures. Ensuite, Shamil nous apprend de nouvelles techniques. Enfin, il faut essayer de les mettre en pratique dans des combats éducatifs. »

Respect envers la culture de l'autre

« Chez nous, il y a beaucoup de nationalités : des Belges, des Moldaves, des Turcs, des Bulgares, des Arméniens, des Géorgiens, des Russes, des Africains etc. Nous avons une façon bien particulière de communiquer pendant l'entraînement, explique Shamil. Durant les exercices, chacun parle sa propre langue. Cela nous permet d'une part de maîtriser les bases de différentes langues et, d'autre part, de montrer du respect envers les cultures de ses amis. »

Shamil est appuyé contre le tableau reprenant les annonces. Des informations pratiques y sont notées, comme les horaires d'entraînement. Juste au-dessus se trouve une horloge, dont les aiguilles indiquent pratiquement 18 h 30, l'heure pour Shamil de mettre fin au dernier combat de l'entraînement : « Stop, relevez-vous et serrez la main de votre adversaire, s'écrie-t-il. Mettez-vous en ligne contre le mur.

LE SOIR +

Outre la lecture du reportage en format long, dans notre édition digitale « Le Soir + » vivez les entraînements de Shamil par le biais des vidéos et photos que Florian Dethy a prises dans la salle d'entraînement de Schaerbeek.



FLORIAN DETHY